

au bâtiment des forces motrices

L'Enfance du Christ

Né spontanément, comme par jeu, l'oratorio de chambre *L'Enfance du Christ* exprime tout l'art de Berlioz dans cette délicatesse mêlée de mélancolies.

C'est vers la fin de sa carrière que Berlioz écrit *L'Enfance du Christ*, sans commande préalable et incidemment. Le compositeur raconte comment en 1850, lors d'une soirée chez des amis, il griffonne quelques portées. Emporté par ce premier jet, il orchestre et joint des voix chantées pour ce morceau qu'il fait ensuite entendre lors d'un concert ; avec une supercherie dans l'attribution de la pièce à un certain « Pierre Ducre, maître de chapelle au XVII^e siècle ». La supercherie en trompe plus d'un, mais le succès est fulgurant. Ce qui incite Berlioz à s'en dévoiler le compositeur et à développer son œuvre, désormais en trois parties. Elle devait être créée à Leipzig (pour *la Fuite en Égypte*, volet central de *L'Enfance du Christ*) puis à Paris (dans sa totalité), avec un égal succès.

L'œuvre est ainsi une manière de paradoxe, quand on sait déjà que Berlioz se proclamait

« athée ». Mais on peut y voir un goût pour l'évocation d'une mythologie orientaliste et pour ce cosmopolitisme internationaliste, cette fraternité entre les peuples, qui n'a cessé d'habiter le compositeur. C'est ainsi que les paroles de cette « trilogie sacrée », paroles de Berlioz tout comme la musique, disent :



Benoît Arnould © Antoine Monfajon



Olivia Doutney

« Les enfants d'Ismaël sont frères de ceux d'Israël ». Une immémoriale actualité ! On pense à cette autre œuvre de Berlioz, de peu d'années postérieures, à la toute fin de sa carrière comme un manifeste, la cantate *le Temple universel*, autre appel à la fraternité universelle, qui clame : « Embrassons-nous par-dessus les frontières ! »

On notera aussi que la troisième partie de la trilogie est dédiée « aux sociétés chorales de Leipzig ». Leipzig qui était alors en plein retour à Bach. C'est ainsi que cet oratorio biblique n'est pas sans rappeler Bach, et particulièrement *la Passion selon saint Matthieu*, que Berlioz venait

peu auparavant d'entendre ébloui à Berlin. On retrouve donc un Récitant, lointain héritier de l'Évangéliste des *Passions* de Bach, commentant les péripéties de Marie et Joseph dans leur fuite avec leur nouveau-né. Il y a ainsi quatre chanteurs solistes, avec l'Ismaélite qui accueille la petite famille, en sus d'un petit chœur et d'un petit orchestre. Une œuvre de musique de chambre, où Berlioz est tout entier reconnaissable, dans une atmosphère d'un éclat estompé, d'un

clair-obscur presque pictural, à la manière d'un Georges de La Tour. Mais Berlioz n'a-t-il jamais écrit que de la musique de chambre ?... Y compris pour grandes masses orchestrales et chorales, si l'on considère ce souci du détail parcimonieux qui caractérise son écriture musicale en général (annonçant d'une certaine manière le prochain Mahler). *L'Enfance du Christ* ou l'évanescence de l'art musical.

Pierre-René Serna

Orchestre de chambre de Genève, Ensemble vocal de Lausanne, direction Arie van Beek.

Avec Olivia Doutney, soprano, Valerio Contaldo, ténor, Benoît Arnould, baryton, Stephan MacLeod, baryton-basse

Bâtiment des Forces Motrices, Genève, 5 juin.